

LES DÉPUTÉS D'ALSACE-LORRAINE SE PRONONCENT POUR LA FRANCE

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.940. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

Pierre Lafitte, fondateur.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 02-73.

TOUTE PERSONNE QUI

le
SAMEDI

7

DÉCEMBRE
1918

aura vécu

13.158

JOURS
EXACTEMENT

et dont

RENÉ

est le prénom
habituel

recevra à titre gracieux, un abonnement
d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée
dans nos bénéfices de 1919.

LE ROI GEORGE V SUR LE FRONT

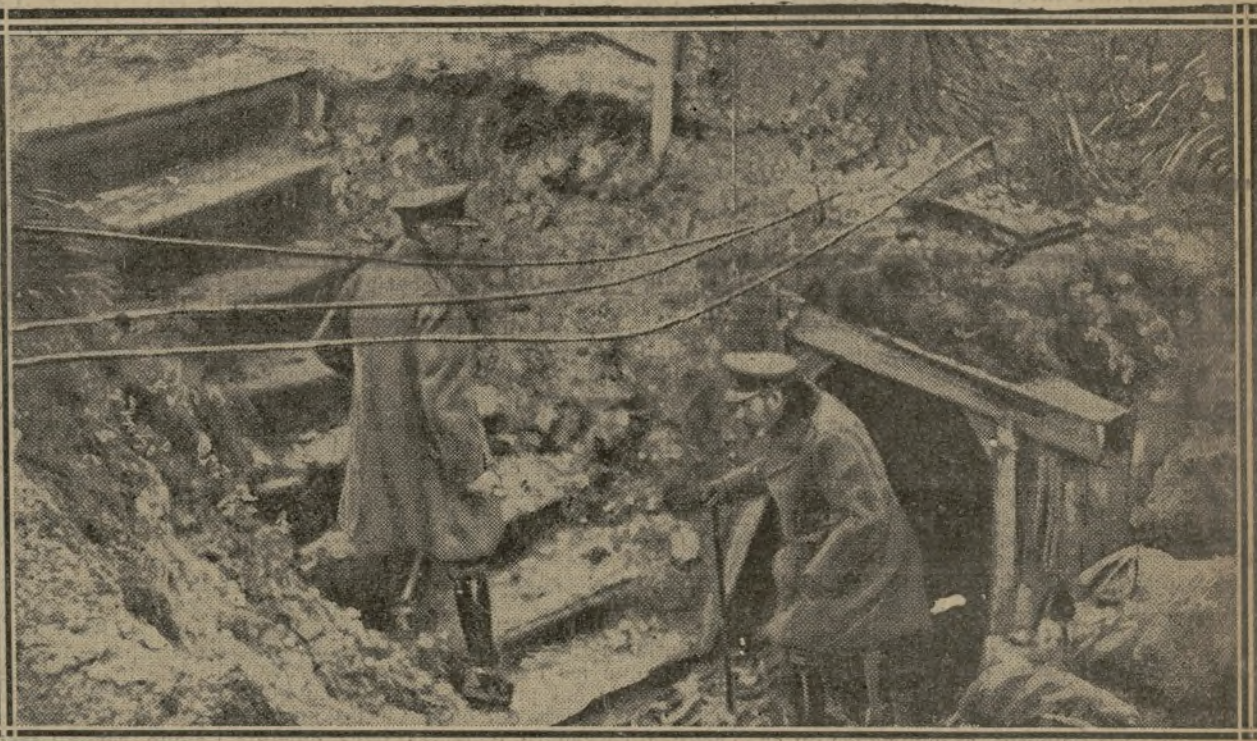
Les premières photographies, arrivées hier soir à Paris, ont été prises par l'envoyé spécial d'« Excelsior ».



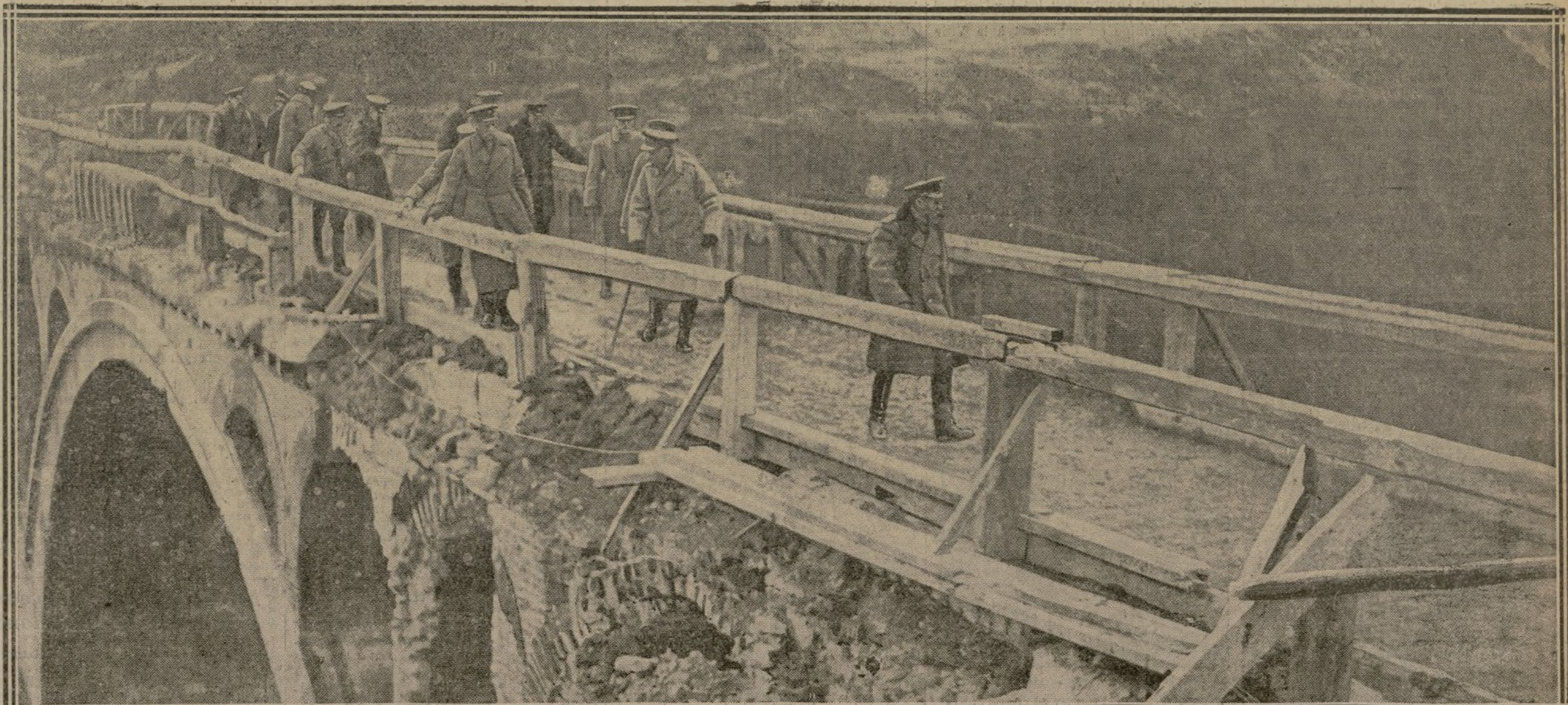
LE ROI ET SES FILS DANS LE VILLAGE DE BAVAY (NORD) ÉCOUTENT LE G^l RAWLINSON. — 1. P^o ALBERT; 2. P^o DE GALLES; 3. G^l RAWLINSON; 4. LE ROI



LE ROI EXAMINE LA CARTE DE LA BATAILLE DU 27 SEPTEMBRE



LE ROI SORT D'UN DES FORTINS DE LA LIGNE HINDENBURG



LE ROI GEORGE V SUIVI PAR LE GÉNÉRAL RAWLINSON TRAVERSE LE VIADUC DE RIQUEVAL, A L'ENTRÉE DU TUNNEL DU CANAL DE SAINT-QUENTIN

En quittant Paris, le roi George V et ses fils se sont rendus sur le front britannique. Un de nos opérateurs, en mission aux armées, a pu accompagner les visiteurs royaux. « Excelsior » est donc le premier journal qui soit en mesure de publier des documents

photographiques sur ce pèlerinage du souverain aux points qu'illustrèrent les héros de sa patrie. Ces clichés ont été pris dans le Nord, puis sur le canal de Saint-Quentin, là où les troupes royales le traversèrent à la nage et déterminèrent le recul de l'ennemi.

LA SECONDE JOURNÉE DU VOYAGE ROYAL

PARIS N'EUT QU'A LAISSER PARLER SON CŒUR
POUR FÊTER LE ROI ET LA REINE DES BELGES

Les souverains ont consacré leur matinée à la visite d'œuvres de bienfaisance; l'après-midi, il sont été reçus à l'Hôtel de Ville; leur départ pour Bruges s'effectua hier soir.



LA "REINE INFIRMIÈRE" ELISABETH DE BELGIQUE (X) VISITE LES BLESSÉS DE L'HOPITAL COCHIN

La journée d'hier, du roi et de la reine des Belges, n'a pas été moins bien remplie que la précédente. Une fois de plus, les souverains ont vu Paris manifester ses sentiments d'admiration et de fervente sympathie.

La matinée du roi

De bonne heure, à 9 h. 30, le roi et la reine des Belges, n'a pas été moins bien remplie que la précédente. Une fois de plus, les souverains ont vu Paris manifester ses sentiments d'admiration et de fervente sympathie.

Le tour de l'asile est fait en quelques minutes, et les visiteurs reprennent place dans leur automobile.

A 10 h. 35, ils sont à Paris, quai de Valmy, au Foyer du soldat belge, où les attendent la princesse Philippine de Caraman-Chimay, les dames patronesses, et M. Brunet, ancien ministre belge, président des œuvres belges du Foyer du soldat; le colonel Biekenell, haut commissaire de la Croix-Rouge américaine en Belgique; MM. Autrand, préfet de la Seine; Tournade, député, etc.

Comme il l'a fait à Courbevoie, le roi signe le Livre d'Or. Il interroge divers prisonniers d'hier, rapatriés d'Allemagne par la Suisse. Le baryton belge Albers, de la Monnaie et de l'Opéra-Comique, chante le cantique : *Vers l'Avenir*, de Gevaert.

Quelques minutes après, le roi Albert I^{er} et la reine des Belges retrouvaient la reine Elisabeth au séminaire Saint-Sulpice.

La matinée de la souveraine

La matinée de la gracieuse souveraine n'avait pas été moins chargée que celle de Sa Majesté.

Avec Mme Poincaré, accompagnée du colonel Renault, de la maison militaire de la présidence; de la comtesse d'Oultremont, dame d'honneur, et de M. William Martin, la reine s'est rendue, vers dix heures, à l'hôpital Cochin, où elle visita une salle de grands blessés français. Elle fut reçue par le général Moineux, gouverneur militaire de Paris; M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique, et le professeur Quénu, de l'Académie de médecine.

La visite de la reine a été touchante de simplicité et de bienveillante cordialité. Sa Majesté s'est rendue de cet hôpital à l'église Saint-Gervais, où un obus du tir à longue portée sur Paris a tué, parmi tant de victimes, la fille de M. Bastin, consul général de Belgique, qui a reçu ses compliments de condoléance.

L'église est pleine d'une foule recueillie, qui se lève à l'arrivée de la reine, cependant que les organes exécutent la *Brabançonne*.

A l'hôpital Albert-I^{er}, installé à l'Hôtel-Dieu, où elle s'est rendue ensuite, Sa Majesté répond par des sourires et des paroles délicates aux souhaits de bienvenue qui lui sont exprimés par M. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal; M. Mesureur, déjà nommé, et M. Coq, directeur de l'Hôtel-Dieu, entouré des professeurs Hartmann et de Lapersonne, et des docteurs Desmarests, Dalché, etc.

Au Secours de Guerre

Place Saint-Sulpice, où les deux cortèges se réunissent, le roi, la reine, le prince héritier et Mme Poincaré sont salués par M. Simon-Juquin, maire de l'arrondissement, entouré de ses adjoints, et ils sont reçus au Secours de Guerre, installé dans l'ancien séminaire, par MM. Mainquet, président du conseil d'administration; Peltier, directeur-fondateur, et Laute, secrétaire général.

De toutes les visites, celle-ci, étant donnée le caractère de l'œuvre et la diversité des infortunes qu'elle soulage, est peut-être la plus touchante. Dans la cour sont réunis quinze cents enfants environ, réfugiés français et belges, et les jeunes filles de l'institution royale de Messines, qui saluent les souverains de leurs vifs charmes. Un groupe se détache pour offrir à la reine et à Mme Poincaré deux corbeilles de roses de France.

Les souverains reprennent aux Affaires étrangères, où, à midi 30, ils sont les hôtes de M. et Mme Stephen Pichon, qui leur offrent un déjeuner en leur honneur.

Le roi et la présidente de la République occupent le centre de la table, ayant à côté

LA RÉCEPTION A L'HOTEL DE VILLE

Paris, l'après-midi, grâce à la réception à l'Hôtel de Ville, a eu l'occasion d'acclamer ses hôtes longuement.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, décorée comme pour la réception du roi d'Angleterre, l'arrivée des souverains est annoncée par une rumeur joyeuse et des acclamations qui gagnent de proche en proche.

Le roi, la reine, le prince héritier, le président de la République et Mme Poincaré sont salués au seuil du palais municipal par le préfet de la Seine, le président du conseil municipal, le préfet de police, les secrétaires généraux des deux administrations, et conduits à la salle de réception, superbement décorée, où se trouvent réunis de nombreux sénateurs, députés, conseillers municipaux et généraux.

Autour du Gloria Victis, délicatement fleuri, les souverains et leur suite entendent les souhaits de bienvenue que leur expriment le président du Conseil municipal et le préfet de la Seine, au nom de la Ville de Paris.

Le roi remercie et dit le plaisir qu'il éprouve à se retrouver dans cet Hôtel de Ville où le Conseil municipal lui a fait en 1910 un accueil qu'il n'a pas oublié.

L'on vivait alors dans la quiétude; depuis, la lutte pour la conquête du droit et de la justice a bouleversé le monde; de même que les mots de patrie, d'héroïsme et d'amitié ont pris un sens étendu qu'ils n'avaient jamais eu, on a vu les municipalités reprendre dans les pays envahis, sous la menace même de l'ennemi, un rôle plus vaste encore que celui qu'elles avaient naguère quand elles se dressaient pour défendre contre l'oppression les libertés des villes et des peuples.

Le roi termine en apportant à la Ville le salut des villes belges délivrées, et les vœux que la Belgique tout entière forme « pour la grandeur, le bonheur et la prospérité de Paris ».

Le roi, la reine et le président de la République signent le Livre d'Or de la Ville de Paris, et trempent leurs lèvres dans une coupe de champagne. Le roi, répondant au président du Conseil municipal, porte un toast à la gloire de la France et de Paris, et il prend possession du centre de table signé A. Aucoc, argent et vermeil, décoré de pampres, qui lui est offert en souvenir de sa visite.

De la place de l'Hôtel-de-Ville jaillissent

les cris de : « Vive le roi ! Vive la reine ! Vive le prince Léopold ! » lorsque les souverains paraissent aux croisées de la salle des séances.

Les hôtes de Paris sont reconduits à leur voiture avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, et leur départ donne lieu à une nouvelle et grandiose manifestation de la part de la foule.

Le départ

Le roi des Belges, la reine Elisabeth et le duc de Brabant ont quitté Paris à 19 h. 30, par la gare des Invalides, se rendant à Bruges.

A 19 h. 15, le président de la République et Mme Poincaré arrivaient au ministère des Affaires étrangères; ils en ressortaient peu après accompagnant la famille royale. Aussitôt, de la foule massée aux abords, s'élevait une longue et formidable ovation, tandis que le cortège officiel, dans lequel on remarquait MM. Clemenceau, Pichon, Leygues, les généraux Mordacq et Dupargé et lord Derby, traversait la chaussée recouverte d'un tapis rouge.

Une voix enfantine, perçant la clameur des vivats, cria : « Vive la reine ! », et, en même temps, un bouquet venait tomber aux pieds de la souveraine. La reine Elisabeth ramassa les fleurs, et se frayant un passage à travers les rangs de la foule, embrassa la fillette qui lui avait lancé le bouquet. Les acclamations redoublèrent.

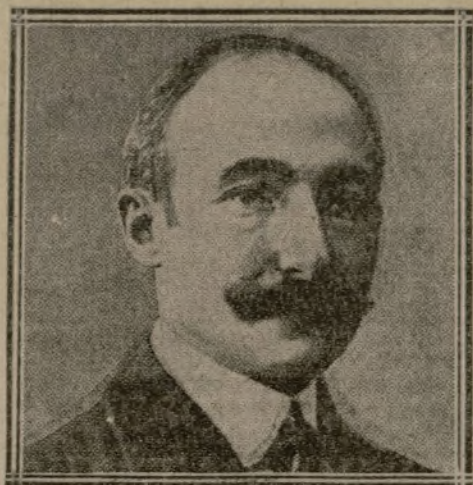
Devant la gare, dont l'entrée était ornée de plantes vertes, le roi, la reine et le prince héritier ont été reçus par M. Le Grain, directeur, et le haut personnel des chemins de fer de l'Etat, qui ont remis à la reine une superbe corbeille de lilas blanc. Un détachement du 237^e régiment territorial d'infanterie, avec drapeau et musique, rendait les honneurs. La musique a joué la *Brabançonne*, puis la *Tarseillaise*.

Le roi s'est entretenu avec M. Poincaré et avec M. Clemenceau, puis il s'est dirigé vers le train royal.

En passant près du drapeau, le roi Albert et le prince héritier ont salué militairement, tandis que la reine s'inclinait. Ils ont serré la main de MM. Poincaré, Clemenceau, et des personnalités qui les entouraient, puis la famille royale a pris place dans le wagon-salon, et le train s'est ébranlé, pendant que, debout à la portière, les souverains échangeaient un dernier salut avec les personnes présentes.

LA « PETITE HISTOIRE » DE L'ENTENTE

A la réception des souverains belges, à l'Hôtel de Ville, ce sont les grandes marques de champagne *Pol Roger 1914* et *Montebello* qui ont eu les honneurs du lunch royal.

M. DESCHAMPS, SOUS-SECRÉTAIRE
D'ÉTAT DE LA DÉMOBILISATIONM. LOUIS DESCHAMPS
député d'Ille-et-Vilaine, sous-secrétaire d'Etat à la Démobilisation
(Phot. Henri Manuel.)

Les ministres se sont réunis, hier matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Poincaré. Le Conseil a décidé la création d'un sous-secrétariat d'Etat chargé des mesures de démobilisation.

M. Deschamps, député d'Ille-et-Vilaine, y a été appelé.

M. Clemenceau, président du Conseil, a fait adopter deux décrets concernant l'administration civile de l'Alsace et de la Lorraine : l'un y suspend l'interdiction des relations commerciales avec l'Alsace et la Lorraine, l'autre y assure une organisation des tribunaux et services judiciaires pendant la période d'armistice.

Le Conseil a pris connaissance et acte de la correspondance qui a été échangée entre M. Lemery, sous-secrétaire d'Etat, et le président du Conseil, en ce qui concerne la démission de M. Lemery.

M. Louis Deschamps, qui vient d'être appelé au sous-secrétariat d'Etat de la Démobilisation, est un jeune parlementaire. Né à Lamballe (Côte-du-Nord), le 23 décembre 1878, il n'a pas encore quarante ans. Il siège à la Chambre depuis le 31 août 1913, ayant été élu par la 1^{re} circonscription de Rennes à une élection partielle, en remplacement de M. Le Hérisse, devenu sénateur.

Au Parlement, M. Louis Deschamps se fit rapidement une place en vue. Inscrit au groupe de la gauche radicale, il comptait, hier encore, parmi les membres les plus actifs de la commission de l'armée. Celle-ci lui avait d'ailleurs confié plusieurs rapports importants.

LA RÉCEPTION DU MARÉCHAL JOFFRE
A L'ACADÉMIE PEUT-ELLE AVOIR LIEU
AILLEURS QUE SOUS LA COUPOLE ?

La chapelle Mazarine est bien petite lorsqu'il s'agit d'une solennité en l'honneur du premier vainqueur de la Marne. Mais les académiciens jugent impossible qu'il soit dérogé à la tradition.

Le 19 décembre, le maréchal Joffre entrera dans l'immortalité. Y est-il pas déjà, depuis la Marne ? La réception de l'illustre guerrier, à l'Académie française, dépasse prodigieusement la coutumière splendeur de ces solennités. Ce n'est pas un historien, un dramaturge, un romancier ou un poète... qui pénètre sous la Coupole... C'est le grand soldat dont les exploits, au cours des âges, inspireront les poètes, les romanciers, les dramaturges, les historiens ! Joffre à l'Académie, c'est le Poilu des Poilus au sein de la troupe immortelle... C'est le symbole de l'armée française libératrice et vengeresse !

Mais il n'y a pas de triomphe sans le peuple. Et, pour si bienveillant soit-on dans ses imaginations, il est difficile de comparer à un Capitole cette mesquine chapelle désaffectée, bizarrement et parcimonieusement convertie en salle d'assemblée. A grand-peine, aux séances solennelles, quinze cents personnes s'y encaquent... Ce sont les privilégiés. N'abolira-t-on pas, pour un jour — pour un jour historique — le privilège ? Laissera-t-on hors du temple les collaborateurs de celui qui sauva la France et la Liberté ? Les états-majors alliés, qui dictèrent si longtemps les communiqués glorieux, devront-ils apprendre par un communiqué l'apothéose du grand chef ? Repoussera-t-on, impitoyablement, les femmes endeuillées, les petits, dont les pères, les époux, les frères dorment confondus dans la terre rédimée ? Et quel huissier osera disputer l'entrée de l'Académie au mutilé qui dira :

« Je veux voir, je veux entendre le papa Joffre ! A la Marne, j'étais avec lui ! J'y ai laissé mon bras ! »

Et les enfants de nos écoles et de nos lycées, leur interdira-t-on de lire, de leurs yeux juvéniles, cette radieuse page d'histoire vivante ? N'admettra-t-on pas dans l'enceinte triomphale une délégation des plus sages, des plus appliqués ?

On dira : « Mais où faire tenir cette foule enthousiaste ? » Eh ! partout, excepté dans la chapelle Mazarine ! A la Comédie-Française, par exemple. Nos Quarante seraient chez eux chez Molière, qui ne fut pas des leurs. Au Trocadéro... La salle est immense, sonore... A l'Opéra... dans le temple de Terpsichore... Les Muses ne sont-elles pas sœurs ? L'Opéra vous offusque ?... Ce local vous paraît frivole ?... Bon ! Alors, l'amphithéâtre de la Sorbonne... l'hémicycle des Beaux-Arts, où Ingres a peint l'apothéose d'Homère, le mélodieux aveugle.

Comme de juste, ces réflexions, nous avons tenu à les soumettre à ceux à qui il appartient de décider, à quelques Immortels. Nous avons commencé notre enquête par M. Renier.

L'aimable M. Renier, secrétaire général de l'Académie, n'est pas Immortel, mais il vit en marge de l'immortalité. C'est l'ange gardien de la Coupole, c'est aussi le maître de cérémonies. C'est lui qui range les habitués de l'enceinte privilégiée — car il y a des privilégiés plus privilégiés — qui défend les banquettes immortelles contre l'invasion charmante des chapeaux empanachés, des souliers Louis XV... C'est lui qui entasse les porteurs de billets plus modestes dans l'enfoncement obscur des amphithéâtres et des tribunes... qui rejette dans les ténébres inévitables de quelque escalier en vis les privilégiés disgraciés... L'idée d'une réception hors de la chapelle Mazarine paraît grandement sacrilège à M. Renier :

« Quoi, nous dit-il, vous voudriez que l'Institut passât outre à ses traditions ! Depuis que l'Académie siège ici, elle n'en a pas bougé. Une réception dans une autre salle changerait absolument le caractère de ses réunions. Vous voudriez plus de monde, plus d'acclamations, plus de bruit ! Une Académie n'est pas un meeting. »

« Mon avis est qu'il n'y a pas lieu de changer quoi que ce soit. L'Académie se doit de conserver à toutes ses séances un caractère d'égalité. Pour extraordinaire que soit le récipiendaire, c'est dans la salle où ses collègues ont été reçus qu'il doit être reçu lui-même. »

« D'ailleurs, l'Académie a tout intérêt à conserver cette salle. Sans doute, celle-ci est-elle restreinte ! On y est mal assis. On y est mal à l'aise, on voit mal, on entend mal. N'importe ! C'est, peut-être, une des conditions du succès de ses réunions. »

M. Denys Cochin, que nous vîmes après l'épigramme secrétaire, fut plus conciliant :

« Cela ne me regarde pas ! déclara-t-il. »

Par contre, M. Jean Richepin se montra plus abondant, mais non pas plus favorable à notre idée. Le poète des *Gueux* et du *Chemineau* rêvera éperdument la tradition :

« La question n'a pas été envisagée, nous dit-il. Je ne pense même pas qu'on en puisse parler... Certes, l'élection du maréchal Joffre est l'apothéose du Poilu. C'est d'ailleurs là tout mon discours. Et, à ce propos, le discours du maréchal est très beau. Il est court, très simple et très beau ! Mais, passer outre aux traditions de l'Institut... Vous n'y pensez pas ! Il y a ici un ascenseur. C'est déjà assez extraordinaire. »

Du poète qui n'aime pas l'ascenseur nous passâmes à l'historien du fondateur de l'Académie, à M. Hanotaux ; il fut presque séduisit :

« C'est là une question matérielle, objectait-il. Il ne m'est pas aisé de répondre. Toutefois, je vais en parler à mes collègues. »

L'honorable M. Doumic, lui, fut intransigeant :

« Jamais de la vie ! s'écria-t-il. La salle de l'Institut est la salle de l'Institut. Elle ne peut être ailleurs. »

COMPTABILITÉ Exécution
140, Rue de Rivoli à PARIS, Téléph. Gutenb. 44-65

Pourquoi ? L'Académie tint, d'abord, dans la chambre de Conrart, puis au Louvre, sur la rive droite... La voilà maintenant sur la rive gauche ! Tout change en ce bas monde, et même l'immortalité !

L'auteur des *Avariés* et de la *Robe rouge*, M. Brieux, parut approuver d'abord, mais le respect de la tradition le rassaïssait bientôt, lui aussi :

« Certes ! ce serait fort bien, avoua-t-il. Mais les traditions de l'Académie s'y opposent. Et puis, la réception du maréchal à l'Académie doit rester une réception académique, tandis qu'une occasion peut être donnée aux soldats, à la France tout entière, d'acclamer le premier vainqueur de la Marne. Pour ma part, je serais enchanté que la salle de l'Institut fût immense et ouverte à tous les admirateurs du maréchal. Mais elle est petite, et l'on n'y peut rien changer. »

Enfin, M. Marcel Prévost fut lapidaire :

« On n'est reçu que sous la Coupole, déclara-t-il. »

Eh bien ! Et Racine, et Bossuet, et tous les Immortels du dix-septième et du dix-huitième siècle, reçus dans une salle basse du Louvre, sont-ce des Immortels de contrebande ?

Hélas ! la réception du maréchal Joffre sera, nous le voyons bien, comme toutes les autres. Quelques privilégiés seulement y assisteront, qui ne verront ni n'entendront goutte. Il est vrai que c'est là le secret du succès, à en croire M. Renier.

Jean-Jacques BROUSSON.

NUIT ET JOUR LES ASCENSEURS
DOIVENT FONCTIONNER A PARIS

Quelques lecteurs nous ont transmis leurs réclamations : « Le régime de guerre va-t-il être maintenu pour les ascenseurs ?... L'air comprimé sera-t-il encore longtemps « coupé » à 7 heures du soir ?... etc... ? »

C'est donc, apparemment, que nos correspondants, rentrant chez eux, à une heure quelconque, se sont heurtés vainement à la cage hermétique... La joie légitime de la victoire ayant provoqué une « saison parisienne » d'une intimité qui n'est point sans charme et dont l'éclat se restreint à des réceptions et à des dîners presque familiaux, cette question de l'ascenseur : « Peut-on le prendre ? » revêt quelque importance d'actualité.

Nous avons interrogé, à ce propos, l'ingénieur de la Compagnie parisienne de l'air comprimé :

« L'ascenseur, nous a-t-il répondu, doit fonctionner à toute heure. »

Pendant une quinzaine de jours, nous avons dû, par suite de la pénurie de charbon, imposer à nos abonnés quelques restrictions. Nous étions ravitaillés par l'office des charbons. La qualité de la marchandise était variable. Elle ne convenait pas toujours à nos grilles. Aussi dîmes-nous, de 8 heures du soir à 6 heures du matin, arrêter nos usines, afin de réaliser des économies qui nous permettent d'alimenter pendant le jour. Ce fut la période de notre régime le plus sévère. Elle ne dura qu'une dizaine de jours. Nous reprîmes un peu plus de charbon. La restriction diminua, aussitôt, de deux heures : l'ascenseur fut arrêté seulement de 10 heures du soir à 6 heures du matin. Enfin, depuis le 19 novembre dernier, le service est redevenu normal. »

Nous voilà donc autorisés à répondre à nos lecteurs : « Votre ascenseur doit marcher. » Mais peut-être, dans certains immeubles, les affiches du « régime restrictif » demeurent-elles apposées... Oubli ou négligence. Ne rencontrons-nous pas dans la ville de nombreux : « Abris pour 50 personnes », et nombre de fenêtres ne conservent-elles pas précieusement leurs bandes de papier préservatrices ?

M. WILSON ARRIVERA
A PARIS LE 14 DÉCEMBRE

Nous apprenons que l'arrivée en France du président Wilson, sur la demande de celui-ci, est retardée de vingt-quatre heures ; il débarquera à Brest le 13 décembre et arrivera à Paris le samedi 14.

Le président Masaryk
arrive aujourd'hui

Le président Masaryk arrive aujourd'hui, à 9 heures, à la gare du Nord. Une compagnie de la garde républicaine rendra les honneurs.

Le président Masaryk sera reçu dans l'après-midi par le président de la République.

[La France a reconnu la première le gouvernement national du nouvel Etat de Bohême. Le chef de ce gouvernement, de la nation tcheco-slovaque libérée, M. Masaryk, revient aujourd'hui en triomphateur dans ce Paris où il a vécu si longtemps en exil, travaillant pour la cause de son pays. Les vieilles sympathies qui unissent la France à la Bohême assurent à M. Masaryk un accueil chaleureux, auquel se mêlera un juste hommage à ces vaillantes troupes tcheco-slovaques qui ont accompli en Russie une si prodigieuse épopée.]

M. Georges Clemenceau
est citoyen de Barcelone

M. Morales Pareja, maire de Barcelone, après avoir assisté à la réception des souverains belges à l'Hôtel de Ville, s'est rendu à la présidence du Conseil pour remettre à M. Clemenceau le titre de citoyen honoraire de la Ville de Barcelone.

En prenant le diplôme, le président du Conseil a remercié avec effusion, et a dit qu'il savait que de nombreux habitants de cette ville étaient venus combattre vaillamment dans les rangs de l'armée française.

LE LONG VOYAGE

SHERIDAN

— C'est une bien vieille histoire, me dit en souriant Jean Jimelle, une histoire de « quand j'étais petit ».

» A cette époque, continua-t-il, l'oncle Charles et sa femme, la tante Madeleine, venaient régulièrement chaque jeudi à la maison. C'était pour moi une grande fête. D'abord je « gagnais » une heure. Je ne me couchais qu'à neuf heures et demie. Et puis ma mère faisait du thé, et j'avais droit à un gâteau. Mais ce n'est rien. Ce qui me plaisait par-dessus tout, c'était d'être pris sur les genoux de tante Madeleine, et de sentir ses doigts fuselés torturer ma chevelure. J'avais six ans, hélas ! murmura mon ami. Et il soupira.

Elle était blonde, et jeune, et jolie, repart-il cependant après quelques instants. Jamais, je crois, je n'avais vu une femme aussi belle. Pour moi elle était plus gracieuse encore que la fée Mélusine de mon livre d'images, et je l'aimais... comme jamais je n'ai plus aimé. Pourtant ses yeux, souvent, étaient emplis de larmes, et je soupçonnais l'oncle Charles de n'être pas très bon pour elle. D'ailleurs, lui, je le détestais. Je le détestais parce qu'il parlait fort, parce qu'il tapait sur la table, et parce qu'il avait de la barbe qui me piquait le nez quand, rarement, il m'embrassait.

Or, un jeudi, l'oncle Charles vint tout seul, et, ce soir-là, je ne gagnai point mon heure. Je ne sais pas si maman fit du thé. Elle me conduisit me coucher dès l'arrivée de son beau-frère. J'entendis parler bas dans la salle à manger, et puis, le cœur gros, je m'endormis enfin.

Le lendemain, ma première pensée fut pour ma tante Madeleine.

— Elle n'est pas malade, au moins, demandai-je à ma mère.

— Ta tante est partie pour un très long voyage, me répondit-elle simplement, tu ne la reverras jamais.

Je crus comprendre. Les enfants ne sont pas si niais que le pensent les parents. Déjà grand-père Emile et grand-mère Eugénie étaient partis pour un long voyage, un voyage d'où l'on ne revient pas.

— Ah ! fis-je désespéré. Et mes yeux s'obscurcirent.

— Ce gamin est idiot, murmura cependant mon père.

Et jamais plus, à la maison, je n'entendis parler de ma jolie tante.

Puis des jours et des jours passèrent. La vie coula. Je venais d'atteindre seize ans. Mon esprit avait été accaparé par mille et mille sujets nouveaux. J'avais appris à lire, à écrire, à aller au lycée, à aller au théâtre, et même à regarder les femmes. Pourtant rien n'avait pu arracher de mon cœur de gosse le souvenir ému de ma tante Madeleine. Lorsqu'un jour, en sortant de Condorcet, je l'aperçus, souriante, venant en sens inverse.

Je crus tomber. Défaillant, je m'imaginai être la proie d'un songe. Pour tant non. C'était bien son regard, son sourire, sa démarche de reine. J'hésitais à lui parler. Les morts reviennent-ils donc maintenant ? Mais elle, très émue, se rapprocha de moi.

— Excusez-moi, jeune homme, mais ne seriez-vous point ?

— Ma tante ! m'écriai-je.

— Mon Jean, mon bon petit Jean, fit-elle dans un sanglot.

Et nous marchâmes côte à côte. Elle me parla, et j'appris tout : la férocité de mon oncle, ses inepties, ses trahisons. Lasse de cette vie, ma tante avait divorcé, et c'est tout. Aujourd'hui, remarquée, elle a deux enfants, et elle est très heureuse. Elle m'invita à aller la voir, et c'est moi qui, maintenant, chaque jeudi...

Pourtant, acheva Jean Jimelle, notre bavardage m'avait entraîné loin. Je ne pus rentrer déjeuner qu'à une heure. Justement l'oncle Charles était là.

— Mais d'où viens-tu, bandit, misérable, fainéant ? criaient à la fois mon père et l'invité.

Je m'obstinaï à ne point répondre.

— Jean, je t'en supplie, murmura tendrement ma mère, dis-moi gentiment d'où tu viens ?

Alors, moi, les yeux dans les yeux de mon vieil oncle Charles :

— Je reviens d'un très long voyage.

Mais, naturellement, ils ne comprirent point. Une cigarette, vieux ? SHERIDAN.

La fourragère

Le maréchal commandant en chef les armées du Nord et du Nord-Est vient de conférer la fourragère aux régiments et unités suivants :

Aux couleurs du ruban de la médaille militaire : 321^e et 401^e régiments d'infanterie.

Aux couleurs du ruban de la croix de guerre : escadron Br. 117, escadron Br. 120, escadron Br. 127, escadron Br. 108, escadron Br. 114, escadron M. F. 29.

LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE

LA PLUS COMPLÈTE ET LA PLUS EXACTE

avec TOUS LES NUMÉROS SPÉCIAUX

parus pendant les hostilités

est fournie par la collection d'EXCELSIOR depuis août 1914. — Quelques-unes peuvent encore être livrées. — Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Les Etablissements JAMET-BUFFEUREAU les mieux organisés pour apprendre Sténo, Comptabilité, etc. — Paris, 99, Rue de Rivoli. Succ^{rs} : Lyon, Bordeaux, Marseille. — Prog^{rs}, gratuit.

GARDE-CHASSE

désirent également de tous travaux à la campagne, excellentes références. Adresse : secrétaire direction Excelsior, 18, rue de Valenciennes, Paris.

DERNIÈRE HEURE

LES DÉPUTÉS D'ALSACE-LORRAINE AFFIRMENT SOLENNELLEMENT LEUR VOLONTÉ D'ÊTRE FRANÇAIS

Les anciens membres du Landtag, constitués en Assemblée nationale, ont émis le vote à l'unanimité.

STRASBOURG, 6 décembre. — Au cours de la séance qu'elle a tenue cet après-midi, l'Assemblée nationale d'Alsace-Lorraine, composée de membres alsaciens et lorrains (ancien Landtag), et qui représente actuellement les populations des régions désannexées, a adopté à l'unanimité et au milieu d'applaudissements enthousiastes, une déclaration présentée par tous ses groupes.

Cette déclaration, dont le président, M. Delser, a donné lecture au milieu d'un profond silence, est ainsi conçue :

Les députés d'Alsace et de Lorraine, issus du suffrage universel et constitués en Assemblée nationale, saluent avec joie le retour de l'Alsace et de la Lorraine à la France, après une longue et cruelle séparation.

Nos provinces seront fières de devoir à la mère patrie retrouvée, avec la sauvegarde de leurs traditions, de leurs croyances, de leurs intérêts économiques, une nouvelle ère de liberté, de prospérité et de bonheur.

L'Assemblée nationale s'est préoccupée de ne laisser subsister, pas plus en France que chez les nations alliées ou chez les neutres, comme chez l'ennemi, le moindre doute sur les sentiments véritables des Alsaciens et des Lorrains ; elle constate que l'apitiation neutraliste est l'œuvre d'une infime minorité d'agents allemands, et elle déclare solennellement que, fidèle interprète de la volonté constante et irréductible de la population d'Alsace et de Lorraine exprimée déjà en 1871 par ses représentants à l'Assemblée de Bordeaux, elle considère à jamais comme inviolable et imprescriptible le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la famille française.

L'Assemblée nationale considère, en outre, comme un devoir, avant de s'ajourner, de proclamer à son tour la rentrée de l'Alsace et de la Lorraine dans le droit de rattachement à la France, indiscutable et définitif.

Sur la proposition de M. Barthélemy, l'Assemblée a décidé, à l'unanimité, que cette déclaration serait affichée dans toutes les communes d'Alsace-Lorraine.

M. Delser a prononcé ensuite l'allocution suivante :

Les applaudissements qui viennent d'accueillir la lecture de notre déclaration auront leur écho dans tout notre cher pays de France ainsi qu'au delà des Océans. Les hommes d'Etat qui réclament le plus énergiquement la libre disposition des peuples par eux-mêmes ont été, hier, pleinement satisfaits. Le référendum n'a plus de raison d'être. Cependant, notre déclaration n'est pas superflue ; il nous appartenait d'apposer notre sceau sur l'acte d'annexion et la suppression de l'odieux traité qui nous a ravés à la France.

M. Delser a terminé en évoquant le souvenir des protestataires de Bordeaux, en l'honneur desquels toute l'Assemblée s'est levée aux applaudissements des tribunes. L'Assemblée nationale s'est ajournée sine die et s'est séparée aux accents de la Marseillaise.

Le régime monétaire en Alsace-Lorraine

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL] STRASBOURG, 6 décembre. — Les populations ont accueilli avec une satisfaction non déguisée un arrêté relatif au régime monétaire, aux termes duquel, à partir du 15 décembre courant, cesseront d'avoir cours légal la monnaie divisionnaire allemande et les billets libellés en marks, quelle qu'en soit l'origine.

L'échange se fera contre argent et billets français au taux fixe de 4 fr. 25 le mark. Les dépôts d'argent dans les banques, avec intérêts courus jusqu'au 30 novembre, seront convertis en francs, également à raison de 4 fr. 25 le mark.

Les Alsaciens-Lorrains — et eux seuls, car les Allemands en sont exclus — évitent ainsi toute perte sur leur avoir en espèces, et cette nouvelle démonstration de la France en leur faveur les touche vivement.

Peut-être ne serait-il pas sans intérêt d'accorder aux détenteurs de pièces d'or allemandes l'occasion de procéder à un même échange ?

Ainsi se trouve résolu un des mille problèmes actuellement posés. — HENRI DUMONT.

BLONC - NOTES

Je n'ai pas été peu surpris — vous non plus, peut-être — de voir que certains de mes confrères instituaient une enquête pour savoir « quel serait, dans l'avenir, l'uniforme de l'armée française ».

La plupart des généraux consultés ont répondu qu'à leur avis ce ne pouvait être que l'uniforme d'avant la guerre : pour les fantassins, le pantalon rouge et la capote bleu sombre. Le proverbe dit que l'on revient toujours à ses premières amours ; de même les gens qui sont assez vieux pour avoir fait des vers latins au collège demeurent persuadés qu'il ne saurait y avoir de parfaite éducation sans vers latins. Ainsi, pour tous ceux qui ont porté le pantalon rouge, il ne saurait exister d'autre pantalon.

Qu'il me soit permis d'avouer que je ne saurais partager l'opinion de ces grands chefs. Non seulement la tenue « bleu horizon » est plus agréable à l'œil que l'ancienne, non seulement elle est plus pratique et convient mieux aux exigences de la guerre contemporaine, mais elle a été sacrée par la victoire. Ce n'est pas en pantalon rouge et en capote gros bleu que nos soldats ont gagné cette guerre : c'est en vareuse et en culotte bleu horizon.

Et si cette raison ne suffisait pas — mais elle suffit ! — on pourrait ajouter que cette couleur-là porta toujours bonheur à nos armées. La tenue de nos troupes avant 1914 ne date que de Charles X. Chose singulière, l'uniforme des soldats de France, sous la Révolution et le premier Empire, était d'une nuance très proche de celle que les nécessités du combat actuel nous ont obligés d'adopter. On ne se souvient donc plus des vers de Béranger ?

De quel état brillaient sous la mitraille Ces habits bleus par la victoire usés !

Et ce sont encore ces « habits bleus » qui avaient vu Valmy, Jemmapes, Fleurus, Rivoli, Marengo, Austerlitz, Iéna, qui viennent de gagner la bataille de France, la plus formidable de l'Histoire. De grâce, gardons-les !

Pierre MILLE.

Le roi d'Italie et l'Institut

Le roi d'Italie, que l'Académie des Inscriptions élit en 1915 au nombre de ses membres pour ses remarquables travaux

considère à jamais comme inviolable et imprescriptible le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la famille française.

L'Assemblée nationale considère, en outre, comme un devoir, avant de s'ajourner, de proclamer à son tour la rentrée de l'Alsace et de la Lorraine dans le droit de rattachement à la France, indiscutable et définitif.

Sur la proposition de M. Barthélemy, l'Assemblée a décidé, à l'unanimité, que cette déclaration serait affichée dans toutes les communes d'Alsace-Lorraine.

M. Delser a prononcé ensuite l'allocution suivante :

Les applaudissements qui viennent d'accueillir la lecture de notre déclaration auront leur écho dans tout notre cher pays de France ainsi qu'au delà des Océans. Les hommes d'Etat qui réclament le plus énergiquement la libre disposition des peuples par eux-mêmes ont été, hier, pleinement satisfaits. Le référendum n'a plus de raison d'être. Cependant, notre déclaration n'est pas superflue ; il nous appartenait d'apposer notre sceau sur l'acte d'annexion et la suppression de l'odieux traité qui nous a ravés à la France.

M. Delser a terminé en évoquant le souvenir des protestataires de Bordeaux, en l'honneur desquels toute l'Assemblée s'est levée aux applaudissements des tribunes. L'Assemblée nationale s'est ajournée sine die et s'est séparée aux accents de la Marseillaise.

Le prince Adalbert désavoue son oncle

ZURICH, 6 décembre (Dépêche particulière). — A l'occasion du manifeste publié par le prince Henri de Prusse et adressé à tous les membres de l'ex-maison royale, le prince Adalbert, quatrième fils de l'empereur, publie à Kiel une déclaration ainsi conçue : « Le 20 novembre, par un télégramme adressé au commissaire du peuple Ebert, je me suis mis à la disposition du gouvernement actuel. Contrairement aux déclarations du prince Henri, c'est dans ce gouvernement seul que je vois l'autorité. Et, cette autorité, je considère comme mon premier devoir de la soutenir de toutes mes forces ».

[Le prince Henri avait dit que les Allemands devaient conserver leur loyalisme monarchique tout en servant la patrie dans les conditions nouvelles. Le jeune prince Adalbert aura jugé que son oncle était encore trop compromettant.]

Un croiseur britannique saute sur une mine

LONDRES, 6 décembre. — Le croiseur léger *Cassandra* a heurté une mine dans la Baltique le 4 décembre. Il a coulé le lendemain. Onze marins ont disparu.

La révision des listes électorales

M. Pams, ministre de l'Intérieur, a adressé aux préfets une circulaire leur enjoignant de prendre immédiatement toutes dispositions utiles pour que la révision des listes électorales soit terminée le 31 mars prochain.

Distinctions honorifiques

M. Pams, ministre de l'Intérieur, arrivant quelques instants avant la réception des souverains belges, à l'Hôtel de Ville, a remis la croix de chevalier de la Légion d'honneur à M. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal.

M. Hymans, ministre des Affaires étrangères du gouvernement belge, a été élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur.

Le baron de Gaiffier d'Hestroy, ministre de Belgique, à Paris, a été élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur ; M. Van der Elsh, conseiller de la légation, et M. Bastin, consul général de Belgique, ont été faits commandeurs de la Légion d'honneur ; le comte de Laubespain, conseiller de légation, et le comte de Roméré, premier secrétaire, ont reçu la croix d'officier.

LE GÉNÉRAL MANGIN A REPRIS SON COMMANDEMENT

A la tête de la 10^e armée, il s'apprête à occuper Mayence pour y organiser une tête de pont.

SAINT-AVOUD, 6 décembre. — Le général Mangin, complètement rétabli des suites de l'accident qui, si malencontreusement, l'empêcha de participer, le 19 novembre, à l'entrée solennelle des troupes françaises dans Metz, a repris sa place à la tête de son armée, qui occupe la Lorraine. Il s'apprête à pénétrer, d'ici quelques jours, dans Mayence, d'où il organisera la tête de pont prévue par l'armistice dans un rayon de trente kilomètres autour de cette ville, sur la rive droite du Rhin.

Dans un ordre du jour à ses troupes, le général Mangin dit :

Sur la rive gauche du Rhin, vous vous souviendrez que les armées de la République française, à l'heure des grandes guerres de la Révolution, se comportèrent de telle sorte que les populations rhénanes ont voté par acclamation leur incorporation à la France. Et les pères de ceux que vous allez rencontrer ont combattu côte à côte avec les vôtres sur tous les champs de bataille de l'Europe pendant vingt-trois ans. Soyez dignes de vos pères, et songez à vos enfants, dont vous préparez l'avenir.

Point de tache aux lauriers de la 10^e armée : tel doit être le mot d'ordre de tous.

L'occupation du territoire ennemi par les Alliés

COMMUNIQUÉ AMÉRICAIN (6 décembre). — La troisième armée américaine, continuant son avance, a atteint aujourd'hui la ligne générale Uedelhoven - Doekweiler - Laubach - Briesch - Todenroth - Niederwoerresbach.

COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE, 6 décembre. — Hier, nos troupes ont continué leur marche vers Cologne et le Rhin.

Dans la soirée, elles avaient atteint la ligne générale Blankenheim, à l'est de la Schleiden, et Erft, au sud de Grevenbroich.

LA RENAISSANCE DU LIVRE

NE FAIT PAS ELLE-MÊME L'ÉLOGE DE SES LIVRES

MAIS

LA COUR

ROMAN DE Marcel Boulenger

qui se déroule au G. G. G., à Chantilly, du temps du généralissime Joffre, M. François de Tesson, écrit : « En vérité, tout y est sans compter, bien entendu, une indigne de Tesson, écrit : « En vérité, tout y est. Marcel Boulenger témoigne dans ce roman de son absolue maîtrise. D'un bout à l'autre, il intéresse, il séduit, il émeut. »

Un volume 4 fr. 50

EN VENTE PARTOUT

LE VIEILLEUR.

AURONS-NOUS UNE POLICE DOUANIÈRE AÉRIENNE ?

Les progrès de l'aviation dans le domaine pratique mettent cette question à l'ordre du jour.

On envisage déjà l'utilisation civile, si l'on peut ainsi dire, de nos avions de guerre. Nous nous sommes même laissé dire que les études en ont été poussées très loin, et que les ministères de l'Intérieur et des Finances songeraient à organiser une sorte de police douanière aérienne. En effet, pour ne citer ici qu'un exemple, rien ne serait plus facile à un aviateur, après la guerre, que de remplir sa carlingue d'objets payant des droits très élevés, tels que des dentelles, et, venant de Belgique, de leur faire passer la frontière française.

L'aviation a aboli les frontières. Que vont faire, désormais, en présence de ce point acquis, les douanes et même les octrois ? L'idée découle tout naturellement ou de supprimer ceux-ci ou de créer la police douanière aérienne.

Quant à l'avion postal, on ne saurait nier son intérêt. Mais, étant données les vitesses actuelles, sur un grand parcours, qui seul importe, l'avion ne l'emporte que de très peu sur le chemin de fer. Ajoutez à cela les risques que comporte la locomotion aérienne, les pannes, les atterrissages difficiles, etc. On doit, en outre, ne pas oublier que la correspondance par chemin de fer ne voyage guère que de nuit. Il y a donc peu d'intérêt à gagner une ou deux heures, puisque, avec le chemin de fer, d'une façon générale, et une fois l'organisation de paix rétablie, les services sont assurés de façon que les distributions postales aient lieu le matin.

L'avion « civil » peut présenter un immense intérêt pour les colonies, et encore pour le transport rapide d'objets précieux ou de plus confidentiels dont on ne saurait confier le texte au télégraphe.

Il convient de conclure que l'avion n'a pas dit son dernier mot, loin de là. On peut s'attendre, de la part de nos constructeurs et de nos inventeurs, à des progrès de vitesse tels que toutes les applications se trouveraient autorisées et tous les espoirs dépassés.

Le débat sur les mines à la Chambre

La Chambre a continué hier la discussion du projet tendant à introduire dans notre législation minière le double principe de la limitation de la durée des concessions et de la participation de l'Etat aux bénéfices, projet dont elle avait voté jeudi l'article premier.

Le principe de la limitation posé, il s'agissait de fixer la durée extrême des concessions. Du côté socialiste, on insista pour faire abaisser la durée de 99 ans, prévue dans le texte de la commission. Finalement, on se mit d'accord pour prévoir, pour les mines de charbon, une durée de 75 ans au moins à 99 ans au plus ; pour les autres gîtes, une durée de 50 à 99 ans.

La discussion de l'article 2 continuera jeudi matin.

Au début de la séance, M. Cels, sous-secrétaire d'Etat aux Travaux publics, avait répondu à une question de M. Charles Leboucq, député de Paris, sur les intentions du gouvernement relativement à l'exécution des travaux nécessaires pour l'aménagement du port de Paris et l'approfondissement de la Seine entre Port-aux-Anglais et Rouen. Il avait indiqué qu'en ce qui concerne le port de Paris la commission désignée n'avait pas encore terminé son étude. Pour la traversée de la ville, l'exécution des travaux prévus par une loi du 27 juillet 1917, ajournée en raison de l'état de guerre, sera entreprise au plus tôt.

La Chambre siégera mercredi pour la discussion du projet sur le régime des pensions, qui revient du Sénat avec diverses modifications. — LÉOPOLD BLOND.

NOUVELLES BRÈVES

— M. Pettier, avocat général, a terminé son rapport sur la plainte de Mme Vva Priour, contre l'ex-kaiser. Il l'a remis au procureur général, qui va le transmettre au garde des Sceaux. La justice anglaise réclame de son côté la priorité, le kaiser ayant été déjà condamné deux fois en Angleterre.

— Le docteur Derieux est chargé d'un cours de médecine légale à la faculté de droit. — Berthon, le dénonciateur de M. Charles Humbert, est arrivé dans un port français ; il va être de suite amené à Paris.

DANS LA COUTURE

Paquin informe que la Maison Joseph Paquin, 10, rue de Castiglione, soldera au comptant le lundi 9 décembre, sa collection d'hiver, en costumes tailleur, robes et manteaux, et à des prix très avantageux. Toutes nos lectrices qui se présentent lundi avec le numéro d'Excelsior contenant cette information bénéficieront de la taxe de luxe.

BÉNÉDICTINE "la GRANDE LIQUEUR FRANÇAISE"

TONIQUE - DIGESTIVE

LA RENAISSANCE DU LIVRE

NE FAIT PAS ELLE-MÊME

L'ÉLOGE DE SES LIVRES

MAIS

LA COUR

ROMAN DE Marcel Boulenger

qui se déroule au G. G. G., à Chantilly, du temps du généralissime Joffre, M. François de Tesson, écrit : « En vérité, tout y est sans compter, bien entendu, une indigne de Tesson, écrit : « En vérité, tout y est. Marcel Boulenger témoigne dans ce roman de son absolue maîtrise. D'un bout à l'autre, il intéresse, il séduit, il émeut. »

Un volume 4 fr. 50

EN VENTE PARTOUT

LE VIEILLEUR.

LE MONDE

INFORMATIONS

— M. et Mme Valsamachi ont donné, ces jours derniers, une réunion tout intime, en l'honneur de la victoire des Alliés. Un très joli programme artistique et musical y fut exécuté.

— Le lieutenant Paul de La Chesnaye, des chasseurs à pied, vient de recevoir la croix de la Légion d'honneur pour faits de guerre.

CITATIONS

— Viennent d'être cités à l'ordre de l'armée :

— Le comte de La Bastide d'Hulst, capitaine au 2^e escadron du 1^{er} hussards; l'adjudant du Plessis d'Argenteuil, du 106^e d'artillerie lourde, pilote aviateur, et le maréchal des logis des Hayettes de Clerval, de l'artillerie d'assaut.

FIANCEILLES

— On annonce les fiançailles du capitaine Olivier Payen de La Garanderie, du 3^e régiment du génie, décoré des croix de guerre française et belge, fils du commandant et de la comtesse Payen de La Garanderie, avec Mlle Antoinette Carré de Lusancy, fille du vicomte de Lusancy et de la vicomtesse, née de Longeville, tous deux décédés.

— M. Léon de Laubier, lieutenant d'artillerie, aviateur, décoré de la croix de guerre, fils du comte de Laubier et de la comtesse, née de Lorgeril, est fiancé à Mlle Thérèse de Lestangville, fille de M. Fernand de Lestangville et de Mme, née de Cossart d'Espies.

MARIAGES

— A Londres vient d'être célébré le mariage de lord Eustache Percy, frère du duc de Northumberland, avec miss Stella Drummond, fille du général Drummond.

DEUILS

— On annonce la mort, à l'âge de vingt-quatre ans, de Mlle André Lumière, fille de M. Auguste Lumière et de Mme, née Winkler, emportée par la grippe le 26 novembre, à Lyon-Monplaisir.

Nous apprenons la mort :

De la baronne Christian de Launay, née Lefèvre-Pontalis, décédée en son domicile, 53, avenue Montaigne;

Du duc de Grafton, qui a succombé à Wakefield Lodge, âgé de quatre-vingt-dix-sept

ans. Il fut successivement écuyer de LL. MM. la reine Victoria, le roi Edouard VII et le roi George V. Son fils, le comte d'Euston, lui succède dans cette charge;

— De M. Charles Besnard, ancien maire adjoint du neuvième arrondissement.

BIENFAISANCE

— Ainsi que nous l'avons annoncé, la vente de charité organisée par Mme Mirman aura lieu du 12 au 16 décembre, 98, rue de la Victoire, pour la Lorraine libérée. Le dimanche 15, grande matinée.

AU BŒUF A LA MODE

8, rue de Valois, 8
Cuisine Française — VIEILLE CAVE
Prix discrets, bien justifiés

Bourse de Paris, 6 décembre 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET			Obli. Fonc. 1883	384	377 50
5 0/0 libéré...	87 95	87 95	— 1893	405	407
4 0/0 libéré...	70 75	70 85	— 1903	214	214
3 0/0 libéré...	62 30	62 30	— 1913	413	413
3 1/2 libéré...	90 90	90 90	— 1917 A. L.	352	351 50
Tunisie 1892...	325	325	— 1917 B. L.	328	328 75
Algérie 1892...	347	347	— 1917 C. L.	940	940
Maroc 1892...	347	347	— 1917 D. L.	910	924
Indochine 1892...	347	347	— 1917 E. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 F. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 G. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 H. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 I. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 J. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 K. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 L. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 M. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 N. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 O. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 P. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 Q. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 R. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 S. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 T. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 U. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 V. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 W. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 X. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 Y. L.	910	902
Indochine 1892...	347	347	— 1917 Z. L.	910	902

A Strasbourg. — M. Chéreau, régisseur général de l'Opéra-Comique, prend la direction du théâtre de Strasbourg. M. Carbonne revient à la salle Favart et remplace M. Chéreau.

M. Clemenceau auteur dramatique. — On télégraphie de New-York que le *Voile du Bonheur* vient d'être représenté dans cette ville avec un grand succès.

Opéra-Italien. — Demain, à 2 heures, le *Barbier de Séville*, de Rossini.

Aux Capucines. — L'amusante revue de MM. Henry de Gorsse et Michel Carré, *Pif ! Paf !* qui obtient, chaque soir, aux Capucines, un si gros succès, sera donnée demain dimanche, en matinée, à 2 h. 1/2, avec toute sa brillante interprétation : Mmes Mérindol, Marcelle Rayne, Darlys, de Rieux et Maud Gipsy; MM. Berthet, Luquet, des Mages, Lebreton, Ancelin, etc., etc.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des Annales, 51, rue Saint-Georges. Aujourd'hui samedi, à 4 heures, « Chopin et la Poésie polonaise », conférence par M. Edouard Ganche. Auditions d'œuvres de Chopin par M. Victor Gille.

MATINÉE APOLLO

L'OPÉRETTE LA REINE JOYEUSE
Aib. BRASSEUR Jane MARNAC
Fern. FREY et Jul. DARCOURT
A. SIMON-GIRARD NAPIERKOWSKA
Et le SUGGESTIF DÉFILE DES BEAUTY GIRLS et de 120 FEMMES EXQUISSES dans LA PÊTE PERSANE

LOUFOQUE et la belle OTARIE

sont à L'OLYMPIA

avec ROMAIN NOÏSET, GARY REVETTE
BISCOT, TERPSICHORE, LINA TYBER, etc.

Tous les jours
MATINÉE et SOIRÉE

AUX FOLIES-BERGÈRE

La Revue Internationale

ZIG-ZAG!

d'Albert de Courville

SHIRLEY KELLOGG

DAFNE POLLARD FRED KITCHEN

AUJOURD'HUI MATINÉE

LA PIE QUI CHANTE

159, rue Montmartre, 159

TOUS LES SOIRS A 9 HEURES

DIMANCHE MATINÉE À 3 HEURES

MONTEL R. BUSSY Jeanne LOURY

dans PIE QUI JASE... BAND! REVUE

Les Chansonniers

G. SECRÉTAN, J. POLREY, DEVILLIERS, etc.

Téléphone : Central 26-67

Tous les soirs CIRQUE MÉDRANO

Location : à 8 h. 15

Matinées les jeudis, dimanches et fêtes, à 2 h. 30

DEBUTS : ZEBRE et ZEBU, en liberté.

LES 6 CASUALTY, acrobates à la base.

Grand succès des ATTRACTIONS NOUVELLES

TRIO MANETTI, les Sœurs LAURENT

Les CLOWNS Crescendo et Gerardo,

Frères FRATELLINI.

CIRQUE MÉDRANO

LA JOURNÉE :

Opéra, 7 h. 30, *Thaïs*.

Opéra-Comique, 7 h. 30, *Marouf, savetier du Caire*.

Odéon, 7 h. 45, *Musette, Monsieur Pinpin*.

Variétés, 8 h. 15, *La Dame de Monde-Carlo*; dem., mat.

Vauvilliers, 8 h. 30, *La Revue de Paris*.

Trianon-Lyrique, 8 h. 30, *Les Dragons de Villars*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Le Filon*.

Châtelet, 8 h. 30, *La Course au bonheur*.

Opéra, 7 h. 30, *Thaïs*.

Opéra-Comique, 7 h. 30, *Marouf, savetier du Caire*.

Odéon, 7 h. 45, *Musette, Monsieur Pinpin*.

Variétés, 8 h. 15, *La Dame de Monde-Carlo*; dem., mat.

Vauvilliers, 8 h. 30, *La Revue de Paris*.

Trianon-Lyrique, 8 h. 30, *Les Dragons de Villars*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Le Filon*.

Châtelet, 8 h. 30, *La Course au bonheur*.

Opéra, 7 h. 30, *Thaïs*.

Opéra-Comique, 7 h. 30, *Marouf, savetier du Caire*.

Odéon, 7 h. 45, *Musette, Monsieur Pinpin*.

Variétés, 8 h. 15, *La Dame de Monde-Carlo*; dem., mat.

Vauvilliers, 8 h. 30, *La Revue de Paris*.

Trianon-Lyrique, 8 h. 30, *Les Dragons de Villars*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Le Filon*.

Châtelet, 8 h. 30, *La Course au bonheur*.

Opéra, 7 h. 30, *Thaïs*.

Opéra-Comique, 7 h. 30, *Marouf, savetier du Caire*.

Odéon, 7 h. 45, *Musette, Monsieur Pinpin*.

Variétés, 8 h. 15, *La Dame de Monde-Carlo*; dem., mat.

Vauvilliers, 8 h. 30, *La Revue de Paris*.

Trianon-Lyrique, 8 h. 30, *Les Dragons de Villars*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Le Filon*.

Châtelet, 8 h. 30, *La Course au bonheur*.

Opéra, 7 h. 30, *Thaïs*.

Opéra-Comique, 7 h. 30, *Marouf, savetier du Caire*.

Odéon, 7 h. 45, *Musette, Monsieur Pinpin*.

Variétés, 8 h. 15, *La Dame de Monde-Carlo*; dem., mat.

Vauvilliers, 8 h. 30, *La Revue de Paris*.

Trianon-Lyrique, 8 h. 30, *Les Dragons de Villars*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Le Filon*.

Châtelet, 8 h. 30, *La Course au bonheur*.

Opéra, 7 h. 30, *Thaïs*.

Opéra-Comique, 7 h. 30, *Marouf, savetier du Caire*.

Odéon, 7 h. 45, *Musette, Monsieur Pinpin*.

Variétés, 8 h. 15, *La Dame de Monde-Carlo*; dem., mat.

Vauvilliers, 8 h. 30, *La Revue de Paris*.

Trianon-Lyrique, 8 h. 30, *Les Dragons de Villars*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Le Filon*.

Châtelet, 8 h. 30, *La Course au bonheur*.

Opéra, 7 h. 30, *Thaïs*.

Opéra-Comique, 7 h. 30, *Marouf, savetier du Caire*.

Odéon, 7 h. 45, *Musette, Monsieur Pinpin*.

Variétés, 8 h. 15, *La Dame de Monde-Carlo*; dem., mat.

Vauvilliers, 8 h. 30, *La Revue de Paris*.

Trianon-Lyrique, 8 h. 30, *Les Dragons de Villars*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Le Filon*.

Châtelet, 8 h. 30, *La Course au bonheur*.

Réjane, 8 h. 30, *Notre Image* (Réjane, Huguenet).

Renaissance, 8 h. 15, *Chouquette et son As*.

Athénée, 8 h. 30, *Le Couche de la mariée* (Rozenberg).

Th. Antoine, 8 h. 30, *Le Traité d'Aléut*.

Apollo, 8 h. 30, *La Reine joyeuse* (J. Narnac, Brasseur).

Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, *Ph-Pht*.

Nouv-Ambigu, 8 h. 15, *La Femme et le Pantin*.

Porte-St-Martin, 8 h. 15, *Samson* (L. Guilty).

Sarah-Bernhardt, 8 h. 15, *Ph-Pht*.

Gymnase, 8 h. 30, *La Vérité toute nue*.

Capucines (Gut. 56-40), 8 h. 30, *Ph-Pht*, revue.

Edouard-VII, 8 h. 30, *Daphnis et Chloé*.

Scala, 8 h. 15, *La Gare régulatrice*.

Gd-Guignol, 8 h. 30, *Le Viol, l'Homme qui tue la douleur*.

Th. Michel, 8 h. 30, *Vedette, Saison d'amour*.

Cadet-Rousselle, 8 h. 30, *El...* Vlan, revue.

L'Abri, 8 h. 45, *Au déguisement des dames*, opérette.

Th. des Arts, 8 h. 15, *Monseigneur Beulements à Marseille*.

Th. des Arts, 8 h. 15, *Le Contrôleur des wagons-lits*.

Dejazet, 8 h. 30, *Le Tannoy du Capitain*.

Moncey, 8 h. 15, *Gillette de Narbonne* (Ros. Lambrecht).

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 03-50), 8 h. 30, la revue *Zig-Zag*.

Olympia (Cent. 44-68), mat., soir. 20 ved. et attrait.

Cirque Médrano, 1. les soirs. Mat. jeudi, dim. et fêtes.

Cirque Paris, mat. et s. Mistinguett, Chevalier, Dorville.

La-Ta-Glan (Rog. 30-42), 8 h. 30, *Dans les nues*, revue.

Pie qui Chante, 9 h., *Pie qui Jase...* Band (revue).

Perchoir, New-York-Ri (J. Bastia, R. Fagan). Succès.

CINÉMAS

Gaumont, 8 h. 15, *Œil pour œil* avec Sessue Hayakawa.

Electrio, 5, Bd des Italiens, 2 à 11 h. *Œil pour œil*.

Faithon de la Guerre, 148, Université. T. 1.1. 9 à 16 h.

POUDRE de Riz MALACÉINE

IMPALPABLE

PARFUMERIE MONPELAI

PARIS

Les qualités hygiéniques de la Poudre

de Riz Malacéine, son extrême finesse,

son adhérence, en font un produit

sain et agréable.

EN VENTE PARTOUT

COURS, INSTITUTIONS

POUR DEVENIR PARFAIT PIANISTE

COURS SINAÏ DE PIANO par correspond.

donne son splend. merv. qual. de style, lect.

à vue, sûreté de jeu, fait tout comprendre.

COURS SINAÏ D'HARMONIE pour compo-

ser, improviser, indisp. à tout musicien. Deman-

des très intéressant programme gratuit et franco.

L.-R. SINAÏ, 1, rue Jean-Boulogne, Paris.

Situation lucrative indépendante de 2 sexes par

l'Ecole Technique Supérieure de Représentation

58 bis, Ch.-d'Antin, Paris, fondée par Industriels.

Cours oraux et par correspondance. Broch. gratis.

LEÇONS pratiques sur place et par corres-

pondance : commerce, comptabilité, sténo-

typographie, écriture, anglais, français.

Écoles PIGIER, 10, boulevard Poissonnière.